



Title	Les scènes à la manière d'Henry Monnier dans la Première Education Sentimentale
Author(s)	Kashiwagi, Kayoko
Citation	Gallia. 1984, 23, p. 33-40
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/8940
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

Les scènes à la manière d'Henry Monnier dans *la Première Education Sentimentale*

Kayoko KASHIWAGI

Jeanne Bem remarque dans son article: *L'artiste et son double*:

L'aventure d'Henry est classiquement oedipienne (je dis "aventure" : il n'est pas insignifiant peut-être que le maître à écrire de Flaubert soit ici Monnier, *Henry Bonaventure Monnier* (...)). L'aventure d'Henry est "bonne" au sens social, elle passe par la soumission à la Loi du Père et par la traversée de la castration symbolique.⁽¹⁾

Jeanne Bem compare M. Gosselin avec M. Prudhomme. M. Prudhomme est un personnage créé par H. Monnier⁽²⁾ pour caricaturer le bourgeois français désireux de suivre l'évolution de son siècle, mais qui au fond de lui-même reste niais, conformiste et sentencieux.

Nous avons un passage quasi théâtral dans *la Première Education Sentimentale*. C'est au chapitre XXIII que se déroulent des scènes de dialogues entre M. et Mme Gosselin et M. Renaud, puis entre M. Renaud et Catherine.

Voyons ces passages qui, écrits comme l'est une pièce de théâtre, se présentent comme une succession de tirades précédées du nom du personnage. D'abord nous avons un passage qui commence par:

—Romantiques! s'exclama M. Gosselin. Auriez-vous cru cela, vous, Monsieur Morel?⁽³⁾

et suit un échange de paroles "théâtral" entre M. et Mme Gosselin et M. Morel.

Ensuite, un second échange "théâtral" entre M. Renaud, le mari, et les mêmes, est introduit par cette phrase du roman:

Après avoir donné une poignée de main à Morel, il s'informe

gracieusement du service que l'on réclame de lui⁽⁴⁾,

qui se termine par une tirade pathétique où M. Renaud s'adresse à sa femme, Emilie qui s'est enfuie.

Le troisième échange "théâtral" porte sur les livres. Le passage qui le contient commence par:

Puis, continuant à manier les livres...

pour se terminer par ces paroles de M. Gosselin:

... monsieur, je ne dis plus rien, je ne m'étonne plus...⁽⁵⁾

Le quatrième échange est celui de M. Renaud et de sa bonne Catherine, qui veut profiter de l'absence de sa maîtresse, pour extorquer à son amant "un grand châle, comme madame".

Pourquoi ces échanges de paroles "théâtraux" dans le roman? Voyons le premier sketch. Flaubert nous a préalablement présenté le caractère de M. Gosselin:

Il avait ses idées faites sur tous les sujets possibles; pour lui toute jeune fille était *pure*, tout jeune homme était *farceur*, tout mari un *cocu*, tout pauvre un *voleur*, tout gendarme un *brutal*, et toute campagne *délicieuse*.⁽⁶⁾

Il est conformiste, et parlant de son fils fugueur, qu'il ne comprend pas;

J'aurais bien mieux aimé, s'il voulait à toute force faire des farces, à la rigueur qu'il prît une maîtresse comme tous les jeunes gens.⁽⁷⁾

L'image caricaturale du bourgeois, c'est celle de M. Gosselin. Mais ce qui est remarquable dans ce dialogue, c'est que M. Gosselin parle très souvent sur un ton de désarroi poli. Citons par exemple:

Auriez-vous cru..., ça se peut. Ça ne m'étonnerait pas... J'aurais bien mieux aimé...

Bref, il voudrait se montrer compréhensif, mais à la nouvelle de la fuite de son fils, il était entré dans:

un ébahissement, dans une pétrification indescriptibles.⁽⁸⁾

tandis que sa femme, elle, se montre très brutale, très grossière, dans ses paroles, en parlant d'Emilie:

Noire comme une taupe. Oui, une vache! toujours sans corset! Un air impudique! une coquette, mon ami!

Sa brutalité est franche. Celle de son mari est masquée par ce ton qu'il se donne. En fait il ne comprend rien à son fils, et rejette cette réalité. Son bon sens, en effet, n'est efficace qu'avec ceux qui lui ressemblent, c'est-à-dire les bourgeois conformistes, ce qui lui fait répéter sentencieusement et à tort: "On sait bien que..., Moi, je sais bien ce que c'est".

Le changement brusque du ton du récit est dû à l'intention de l'auteur de nous montrer un aspect de la brutalité, la sauvagerie de la vie bourgeoise de cette époque. Le récit est plus vivant, et il acquiert véracité et spontanéité. Le caractère vulgaire de Mme Gosselin est souligné par ses interventions intempestives coupant sans cesse Morel qui essaye de décrire Emilie au père Gosselin, de façon objective. Ce premier sketch est important en ce sens qu'il introduit dans le vif des moeurs bourgeoises; le portrait d'Emilie nous est ainsi donné d'une façon directe par des bourgeois, et le narrateur s'esquive.

Dans le deuxième sketch, M. Renaud est menacé d'être poursuivi par les parents d'Henry:

Oui, je dirai cela, je veux qu'on me fasse justice, qu'on me rende mon fils.⁽⁹⁾

et encore:

... j'irai chez le ministre, chez le roi s'il le faut, je mettrai dans les journaux...

Il cherche secours dans les pouvoirs publics. L'accumulation des propos est théâtrale, dans sa vivacité. M. Renaud de son côté répète:

... me voilà ruiné, ruiné, ruiné! ! ...

Le pathétique chez le père Renaud est mis en relief par ses cris de désespoir. La théâtralisation de la conversation n'est qu'une façon d'exprimer la théâtralité de ces personnages caricaturaux dans leur colère simpliste. Ils jouent des rôles à leur mesure bourgeoise. Et, entre eux, ils se jouent une comédie, ou plutôt un drame "bourgeois", que Flaubert, très à l'aise, excelle à mettre en scène.

L'attitude de M. Gosselin qui ne s'inquiète que de moralité, et celle de M. Renaud qui ne s'inquiète que de sa réputation sociale sont ridiculisées par le ton comique. Mme Renaud ne sait que pleurer sur son propre malheur. Et, nous comprenons alors qu'Henry se soit évadé de cette société bourgeoise du XIXe siècle pour rechercher une nouvelle façon de vivre en Amérique, mais la suite du roman nous montrera qu'il était profondément lié à cette société où il a été élevé.

Le troisième sketch est consacré aux "livres" et à la lettre d'Henry à ses parents. Les parents s'introduisent dans sa chambre et se livrent à une véritable inspection. M. Renaud conseillait à Henry la lecture des classiques: Racine, Boileau, et M. Gosselin ajoute: Voltaire, Rousseau qu'il admire sans les avoir lus etc. M. Gosselin ne connaît que l'apparence des choses, et a des idées toutes faites sur tout. Il est question de l'immoralité de *Notre-Dame de Paris* dans cet échange. Mme Gosselin, se rappelle brusquement le prêtre de ce roman, et c'est le livre qui fait scandale: ce livre recouvert de papier, avec cette inscription "Emilie". Le titre de ce livre est péniblement déchiffré par Gosselin qui appuie sur chaque syllable:

"Notre- Da-me- de- Pa- ris!" (*stupéfait.*) "Notre-Dame de Paris!" ⁽¹⁰⁾

Alors, Gosselin:

Vous laissez lire Victor Hugo à vos élèves? chez vous? (...)

Vous le permettiez? C'est très bien, c'est fort bien, monsieur, je ne dis plus rien, je ne m'étonne plus...

“Emilie”, c'est madame Renaud, une femme romantique, celle qui fait vivre une passion chez Henry, celle qui lui permet de passer à l'âge adulte par une sorte d'initiation.

Par opposition au M. Prudhomme d'Henry Monnier, M. Gosselin ne veut même pas suivre l'évolution de son siècle. Il est persuadé qu'il possède des lumières en toutes choses. De toute façon, M. Gosselin est aussi niais, conformiste et sentencieux que M. Prudhomme. Nous y voyons l'intention de Flaubert de ridiculiser sans pitié ses personnages. M. Gosselin critique tout:

oui, Schiller, Herder, Heller, Schléger, Wogel, Hègel, oui, oui, des subtilités, des bêtises, des choses à la mode...

Si le deuxième sketch nous montre ce qu'est pour M. Gosselin la morale bourgeoise, le troisième fait ressortir le caractère superficiel de l'esprit bourgeois, moraliste et peu curieux.

Flaubert en 1838 a écrit à E. Chevalier sur Victor Hugo:

On a bien attaqué cet homme parce qu'il est grand et qu'il a fait des envieux. On fut étonné d'abord et l'on rougit ensuite de trouver devant soi un génie de la taille de ceux qu'on admire depuis des siècles; car l'orgueil humain n'aime pas à respecter les lauriers verts encore.⁽¹⁾

Flaubert y remarque aussi que V. Hugo expose avec profondeur dans toutes ses oeuvres cette antithèse du corps et de l'âme. “L'orgueil humain” est justement attribué ici à M. et Mme Gosselin qui ne veulent pas réfléchir profondément aux choses et ne veillent qu'au monde et à leur réputation.

Sans donner ainsi trop son opinion, notre auteur laisse ses personnages se montrer tels qu'ils sont, directement. Si “le silence de Flaubert” qu'a mentionné G. Genette veut dire beaucoup de choses, les dialogues à la manière d'Henry Monnier, les moeurs du temps avec ses tranches d'existence vivante, s'adressent à notre imagination en une vision purement caricaturale et comique.

La réaction de ces trois personnages à l'évasion d'Henry et de Mme Renaud, malgré la tristesse affolée de la mère d'Henry, reste sèche et cynique en un sens. Nous n'y trouvons aucune solution positive de leur part. Chacun d'eux "joue", qui, le rôle du père bourgeois et conformiste, qui, celui de la mère pathétique, qui, celui de l'instituteur raisonnable et trahi par sa femme.

Le quatrième sketch est intéressant, parce qu'un autre personnage, la maîtresse de M. Renaud apparaît. Elle lui demande le châle de sa femme comme preuve de son amour. Ce passage commence par:

—Oh! quel beau bras!⁽¹²⁾

et se termine par:

Catherine l'embrasse sur les yeux, le père Renaud se pâme.

Ce sketch fait suite à la discussion sur l'immoralité des moeurs dans l'institution de M. Renaud; il nous donne la preuve de l'infidélité de cet homme. Tout au milieu de cette tirade, M. Renaud affirme à Catherine:

Tu sais bien que non, petite gueuse! que je t'aime bien mieux qu'elle (Emilie).

Des conventions sociales et de la morale, on passe à la pratique individuelle de l'immoralité. Ces quatre sketches nous dévoilent avec une rapidité étonnante la superficialité des propos des bourgeois qui ne se soucient que des apparences. Quand M. Gosselin le menace, M. Renaud a peur pour sa réputation. Et quand il est vu par Mendès son élève, qui entre en scène, lui aussi, il est anéanti.

Flaubert décrit avec une grande précision, tel un metteur en scène de théâtre le moment de cette "entrée" et ses conséquences:

il entre enfin dans le parloir au moment où le père Renaud, tenant Catherine dans ses bras, disait:(...), et où Catherine lui répondait:(...); il fait un pas de plus, Catherine pousse un cri et s'enfuit dans la cuisine, le père Renaud détourne la tête, voit Mendès, et se cache

la figure avec les mains: "C'est fini! me voilà perdu! l'affaire de ce matin et celle-ci!... Que devenir? mon Dieu! je suis ruiné, ruiné, ruiné!

Dans ce dialogue, il est question d'un châle. Rappelons que c'est autour de ce châle en cachemire que se développe la scène de ménage de M. et Mme Arnoux dans *l'Education Sentimentale*. Les triangles: "M. et Mme Renaud et Catherine", et "M. et Mme Arnoux et Rosanette" se dessinent déjà en 1845.

M. Arnoux sera aussi inconsistant que M. Renaud et il sera, comme lui, le représentant des bourgeois. Flaubert sans intervenir dans le drame de ces personnages dévoile les aspects ridicules de la comédie humaine.

Ces quatre sketches se passent en quelque sorte en dehors de l'histoire de nos deux héros, Henry et Jules. D'ailleurs M. Gosselin occupe la scène quand Henry vient de la quitter en partant pour l'Amérique, et s'efface lorsqu'Henry sera revenu. Ce passage nous donne à voir et entendre les médiocres, les bourgeois de l'époque de Flaubert, ceux que nos deux héros fuient.

Pourquoi Flaubert a-t-il utilisé une présentation théâtrale en quatre sketches? L'auteur lui-même est conscient de l'infériorité du théâtre en tant qu'expression littéraire. Mais pour lui adorateur des marionnettes, le récit romanesque exprimé de la façon la plus objective possible, c'est-à-dire, théâtrale, peut mieux mettre à nu la bêtise humaine.

Ces quatre sketches sont ainsi un refuge pour le narrateur contre sa facilité d'écriture. Les dialogues théâtraux lui permettent d'éviter une trop grande subjectivité et de donner au récit une certaine variété de ton.

NOTES

- (1) Jeanne Bem, "L'artiste et son double", in *Revue des sciences humaines*, 1981-1, p. 16.
- (2) cf. "Dans ses *Scènes populaires dessinées à la plume* (1830) apparaît la figure de Joseph Prudhomme, type de bourgeois solennel et satisfait de l'époque romantique, qui devient le personnage de sa comédie, *Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme* (1853), et des *Mémoires de Joseph*

Prudhomme(1857)”, Robert 2: MONNIER(Henri).

- (3) *La Première Education Sentimentale*, éd. Seuil, p. 337.
- (4) *Ibid.*, pp. 338–339.
- (5) *Ibid.*, p. 340.
- (6) *Ibid.*, p. 335.
- (7) *Ibid.*, p. 337.
- (8) *Ibid.*, p. 336.
- (9) *Ibid.*, p. 338.
- (10) *Ibid.*, p. 340.
- (11) *Correspondance*, éd. C. H. H., tome XII, p. 346, lettre à E. Chevalier,
jeudi 13 sep. 1838.
- (12) *La Première Education Sentimentale*, Seuil, p. 341.